

Hugin et Munin

*Le destin est le déguisement
que prend le hasard pour voyager
sans se faire repérer.
(Denis Langlois)*

Aix-les-Bains,
27 juin 1972

Jissey.

Quel étrange nom pour une propriété. Il faut être complètement sonné pour avoir trouvé une telle appellation ! Pourquoi pas « Bellevue » ou « Beauregard » ou même encore « Les Charmilles », à cause des taillis qui entourent la clôture ? Mais «Hugin et Munin », non !

Claire m'invite à l'accompagner. Je la sens un peu tendue maintenant. Lors de la remise des clés, elle a retrouvé ses repères d'adolescente et cela l'a tranquillisée. Maintenant, elle est seule, confrontée à la maison de son enfance. Le manoir apparaît au détour de l'allée principale, majestueux, jetant son clocher vers le ciel comme pour accrocher un nuage. Nous passons entre un chêne et un tilleul centenaires. Étonnée, elle me montre un massif d'hortensias blancs, donnant une belle apparence à cette partie du parc. Elle ne comprend pas pourquoi le massif de roses que sa mère affectionnait particulièrement et qui se trouvait à cette endroit-là, avait disparu. Puis, en avançant, nous découvrons, à l'ouest, le lac du Bourget, scintillant sous le soleil, et, au fond, la chaîne du Mont du Chat se dessine en ombre chinoise sur toute la largeur de la vue.

- Présente-moi à ta famille, lui demandé-je.
- Tu veux dire ... à Hugin et Munin ?
- Ce ne sont pas eux ta famille ?
- Tu as raison, à part Suzanne et Henri, c'est tout ce qu'il me reste de mes parents !

Elle hésite. Elle n'arrive pas à s'exprimer. Elle est émue de le retrouver, d'être si proche de ses souvenirs d'enfant. J'imagine les personnes qui lui ont permis de devenir cette élégante jeune fille. Elle respire une grande bouffée d'air pour ne pas se laisser envahir par cet émoi. Elle se tourne vers moi, les yeux embués :

- Viens, je vais te présenter le manoir !

De l'extérieur, il fait penser à une solide bâtisse, construite avec le plus noble des matériaux : la pierre. Mesurant environ quinze mètres de large, il se compose de trois niveaux. Le rez-de-chaussée est tourné vers le lac avec d'impressionnantes

baies vitrées et vers le Revard par de simples fenêtres. Une porte en chêne esseulée, ressemblant à une entrée, occupe le milieu de l'ensemble. Toutes les ouvertures du premier étage s'ouvrent sur des balcons protégés par des balustrades en fer forgé. Le dernier degré est constitué de cinq fenêtres jacobines. A l'extrême droite, un clocheton dépasse le toit comme une bougie sur un gâteau d'anniversaire.

Je lui ai pris la main, à la fois comme un geste de tendresse mais surtout pour qu'elle se sente rassurée de son retour aux sources. L'intérieur ne sent pas le renfermé comme on pouvait s'y attendre, preuve que les Armand font très bien leur travail de gardiennage. Ses yeux se sont illuminés de joie. Elle se sépare de moi et parcourt la cuisine dans tous les sens, saisissant ici et là, une pensée, un souvenir. Elle ressemble à une petite fille désorientée, perdue, mais sûre de ce qu'elle va retrouver : son enfance, son adolescence, sa fuite pour rejoindre une autre ville, une autre vie, faisant confiance à ceux qui la protégeaient, les Norton, qui l'ont sauvée en l'éloignement de ce lieu ensorcelé.

Elle m'entraîne dans une grande pièce carrelée de blanc et de noir, comme un jeu d'échecs géant égaré entre les murs. Au fond, un escalier royal s'élève vers les étages, enjolivé par une rambarde de fer forgé, formant une concordance avec les balcons. De grandes peintures représentant des personnages importants sont accrochées le long des marches.

- Voici le hall qui répartit toutes les pièces du rez-de-chaussée. C'est la carrefour de la maison. Au fond, contre le mur, ce sont mes ancêtres. Il paraît que je ressemble à celle qui se trouve à droite : ma grand-mère Mary, décédée à la naissance de ma mère. Mon arrière grand-mère, Sophie, l'a fait faire par un peintre de sa connaissance. Elle est la dernière aïeule à être exposée. Mon père n'a jamais voulu que ma mère s'y trouve aussi.

Belle image pour cet ensemble architectural !

En ouvrant la porte de gauche, Claire me fait découvrir la pièce principale de la maison : l'immense séjour qui fait office, ici, de lieu de détente et de repas. A gauche, trois baies vitrées s'ouvrent sur le jardin et le lac et, dans la partie droite, deux autres ferment la courbe voulue par l'architecte. Deux divans de cuir beige se font face autour d'une table basse composée de métal et de verre. Le mur à droite, peint en blanc ne comporte pas d'ouvertures. Un long bahut de même couleur l'occupe sur une grande partie. Au-dessus, sont fixés trois tableaux de paysage coloré.

Je m'extasie sur ce décor impérial devant le regard amusé de Claire. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, sauf peut-être au château de Versailles.

Du côté de la partie repas, une table en merisier, assortie de huit chaises, trône devant une cheminée de marbre blanc.

- C'est magnifique, dis-je extasié !

- Et encore, tu n'as rien vu !

Nous traversons le hall pour rejoindre une autre pièce. C'est une bibliothèque dont les livres sont rangés sur trois murs, le dernier, côté nord, étant occupé par une grande fenêtre. Pour atteindre les rangées supérieures, un escabeau est rangé, debout, près des rayonnages. En me promenant dans la pièce, je remarque que le classement est très bien organisé. Au centre, une table et deux chaises composent le mobilier. Comme dans le séjour, le plafond est formé de poutres apparentes, *à la française*.

- J'aimais bien venir ici pour travailler mes cours les dimanches lorsque j'étais au manoir. L'endroit est silencieux. Le bois absorbe tous les bruits de la maison.

En ouvrant une porte opposée à la première, elle découvre une pièce pourvue d'une fenêtre identique à celle de la bibliothèque.

- C'est le bureau de mon père !

En effet, un grand bureau de bois nous fait face. Le dessus est garni d'un sous-main, d'un porte-courrier, d'un téléphone en bakélite noir d'un modèle ancien et d'une boîte rouge peinte d'une rose naïve réalisée par la main d'un enfant, servant de porte-crayons.

- C'est moi qui ai peint ce gobelet à l'école pour la fête des pères, dit-elle. Je devais avoir cinq ans. C'est là qu'il travaille lorsqu'il est au manoir. (Elle n'arrive pas à parler de lui au passé). J'essayais de le déranger le moins possible, suivant les instructions de ma mère, mais, comme parfois, je ne le voyais pas pendant une semaine lorsqu'il était en déplacement, je trouvais toujours une bonne excuse pour le rencontrer, pour qu'il passe un peu de temps avec moi.

Soudain, elle se met à sangloter en prenant le gobelet rouge, le tournant sur lui-même pour admirer la fleur peinte. Je la laisse faire. Ses souvenirs remontent à la surface. En s'éloignant de cette maison de famille, elle a réussi à surmonter la douleur de la séparation de ses parents. Maintenant, tout lui rappelle sa vie de famille et chaque objet, chaque lieu, évoquent les personnes qu'elle a aimées.

Elle repose la tasse et caresse le dessus en cuir du fauteuil,

là où son père s'asseyait. Je lui passe la main dans le dos pour lui faire sentir ma présence et l'aide que je peux lui apporter. Elle pose la tête contre mon épaule. Je la serre dans mes bras. Ses hoquets ont cessé. Elle se reprend doucement.

Cette pièce est recouverte de boiseries vernies de couleur claire où d'autres tableaux de peintres sont accrochés. Elle m'entraîne vers une autre partie de la pièce et me plante devant une étrange peinture. La toile représente un homme habillé de noir, portant de hautes bottes, donnant au personnage une allure princière. Il s'approche d'une maison d'où sort un visage féminin comme pour vérifier l'identité du visiteur. Sur la veste, à la hauteur du cœur, est peint un blason que je reconnais pour être le même emblème que la feuille du poème. Je comprends maintenant pourquoi il effrayait tant mon amie : sa tête est celle d'un corbeau. En arrière-plan, je devine une ville enveloppée dans le brouillard et je reconnais les quatre clochetons et la haute muraille de la Tour de Londres.

- C'est le tableau dont je t'ai parlé !

- Je comprends pourquoi tu ne l'as pas oublié. Étrange comme sujet de peinture ! J'ai l'impression qu'il a été réalisé par un peintre qui voulait représenter un thème symbolique. Personne n'aurait l'idée de faire ça, à moins que l'homme en question s'appelle « Monsieur Corbeau ».

- J'ai soif, dit-elle soudain. Viens par ici !

Nous retournons dans la cuisine. Elle ouvre le réfrigérateur et, à ma grande surprise, je constate qu'il est rempli de victuailles de toutes sortes, de bouteilles, de paquets prêts à être ouverts et consommés.

- Lorsque j'ai prévenu les Armand de notre arrivée, je leur ai demandé de nous acheter de la bouffe pour subvenir aux premiers jours.

Pendant que nous sirotions une bouteille d'orangeade, la sonnette de l'entrée se met à carillonner. Elle me rappelle celle utilisée pour annoncer la fin des cours au Lycée Malherbe de Caen et qui faisait dire à mes copains : « Sauvés par le gong ! »

Claire court jusqu'à l'entrée. Une Estafette Renault s'est avancée dans l'allée.

- Bonjour Mademoiselle Claire, c'est le plombier, dit une voix d'homme !

Il pénètre dans la cuisine et ouvre une porte que je n'avais pas remarquée, entre le réfrigérateur et la machine à laver. Il semble connaître parfaitement les lieux pour se rendre directement à la chaudière qui occupe une grande partie de la pièce, une sorte d'arrière-cuisine où sont déposés les réserves

de nourritures, le matériel de nettoyage et d'autres caisses empilées.

Pendant la réparation, Claire sort une boîte en plastique où est rangée de la charcuterie.

- Et, si on faisait des pâtes, dis-je en éclatant de rire !

Nous avons le même souvenir ; celui de nos retrouvailles, chez moi, alors que je n'avais qu'un seul paquet de coquillettes dans mon placard pour faire un repas. Elle m'avait raconté l'histoire de Sarah Marco qui devait lui remettre des documents concernant sa mère.

- Viens avec moi à la cave, dit-elle.

Elle m'entraîne dans le hall et ouvre une porte sous l'escalier montant aux étages. Un interrupteur apporte une lumière blafarde, découvrant des marches en ciment paraissant pénétrer dans les entrailles de la terre. Elle descend sans appréhension, comme si elle venait ici régulièrement.

- Quand j'étais petite, dit-elle, je trouvais que cet endroit pouvait faire une excellente cachette pour échapper aux brigands. Lorsque quelqu'un me cherchait, j'y restais longtemps pour échapper aux remontrances !

Sur la droite plusieurs claies de bois sont posées les unes sur les autres où s'entassent de nombreuses bouteilles de vin. Elle en tire une du lot :

- Je te propose un Chiroubles 1966, dit-elle avec le sourire. Véridique ! Je ne ris pas ! C'est la même que j'avais emportée à Paris et qui a servi à fêter notre rencontre.

- Tu crois qu'elle ne va pas nous porter malheur ?

- On verra. Le Beaujolais est ma région préférée. J'aurai l'impression d'une continuité entre notre première bouteille de Chiroubles bue à Paris et celle-ci à Aix, quatre ans plus tard.

- Tu as raison. Et, ce soir, j'ai envie de faire la fête !

Je réfléchis un instant avant de proposer :

- Et si tu me faisais visiter les chambres. J'aimerais savoir où on va dormir.

* * * *